

Marc IV, 35-41

1.« Passons sur l'autre rive ». Ce verset a marqué les mentalités de générations de protestants qui le faisaient figurer sur leur faire-part mortuaires. Par manière de plaisanterie, on le mentionne encore pour évoquer le trépas. Il n'empêche. Ce verset évoque une notion capitale dans l'Évangile de Marc qui est la traversée. On ne peut s'empêcher d'y voir autre chose qu'un seul déplacement. La condition humaine est marquée par toute une série de passages qui sont le plus souvent ritualisés, parce que chaque passage de l'existence est porteur de risques et de périls. Le passage d'un échelon à l'autre dans la pyramide des âges, le passage d'un statut à un autre ou le changement de métier...et j'en oublie et des plus significatifs encore. La psychanalyste Françoise Dolto, à propos des adolescents, avait échafaudé la théorie du complexe du homard : quand l'adolescent passe à l'âge adulte, il est semblable aux mollusques qui perdent leur carapace, et donc leur protection, lorsqu'ils muent. L'ancienne carapace est devenue trop petite et la nouvelle en en voie de constitution. Le mollusque se trouve ainsi provisoirement sans aucune protection, exposé à tous les dangers- Cette notion de passage est synonyme de turbulences et d'angoisses. La religion, la philosophie et les grands mythes qui ponctuent l'histoire de l'humanité nous invitent à nous pencher sur l'une des plus grandes énigmes auxquelles l'homme se trouve confronté : lui-même. L'être humain demeure pour lui-même un fascinant mystère. Doté de multiples facettes, d'une capacité rare de créativité comme de contradiction, il échappe aisément aux catégories dans lesquelles on voudrait l'enfermer. C'est que l'être humain ne se contente pas d'être posé là, il aspire à mettre en oeuvre la possibilité de devenir ce qu'il doit être. L'homme ne se contente pas de s'adapter au monde tel qu'il est : la personne humaine peut maintenir le monde à distance de soi, il peut le connaître et se connaître lui-même. L'homme est donc une sorte de « monde à part » qui, par la contemplation et la connaissance, domine la nature et s'oppose à elle ; il n'est pas uniquement déterminé par la nature. L'humaniste Pic de La Mirandole dans son célèbre discours *De la dignité de l'homme* écrit, en donnant à Dieu la parole : « Si nous ne t'avons fait ni céleste, ni terrestre, ni mortel, ni immortel, c'est afin que, doté pour ainsi dire du pouvoir arbitral et honorifique de te modeler et de te façonner toi-même, tu te donnes la forme qui aurait eu ta préférence. Tu pourras dégénérer en formes inférieures, qui sont bestiales ; tu pourras, par décision de ton esprit, te régénérer en formes supérieures, qui sont divines. » Nous nous découvrons comme jetés au monde ; notre existence et notre personne ne sont pas absolument indispensables à la bonne marche du monde, nous percevons le caractère non nécessaire de notre existence. Nous sommes conscients à la fois de notre finitude, mais aussi de notre perfectibilité : nous cherchons à toujours plus connaître et nous avons même l'intuition de l'infini. Par cette expérience de dépassement, de transcendance, l'être humain sort de lui-même et comprend que « l'homme n'est pas la mesure de toute chose », pour reprendre les mots de Platon critiquant Protagoras. Exister, c'est étymologiquement et fondamentalement sortir de soi-même pour se confronter à une autre dimension que soi. Autrui, que ce soit Dieu ou mon prochain, m'oblige à quitter ma propre subjectivité et mes idées pour m'ouvrir à un monde autre. Il est ainsi des traversées où je risque de perdre pied parce que l'environnement m'est étranger et hostile. Ce que je découvre hors de moi et parfois en moi m'inquiète et me déstabilise. Comme une barque ballottée par les flots déchaînés, je suis menacé de sombrer. Cette expérience d'une traversée dangereuse me permet de me rendre compte du monde tel qu'il est, mais aussi de la grandeur et de la fragilité de ma personne, et de ses aspirations, - elle me donne finalement l'intuition de l'absolu...

2.« Passons sur l'autre rive. » Jésus donne l'ordre de s'en aller ailleurs, mais ce sont les disciples, marins expérimentés qui prennent en charge la suite de la manœuvre. Ils se chargent de Jésus, en quelque sorte. Nous comprenons aisément que le conflit opposant Jésus aux forces naturelles du vent et des flots recouvre une lutte et une victoire d'un autre ordre. On peut avoir une vision concrète et pour ainsi dire chosiste du monde et des événements, ou au contraire une vision symbolique et mystique. Et c'est particulièrement vrai dans la compréhension de notre épisode biblique. La mention des autres barques signale l'attrait éprouvé à l'égard de Jésus par les foules. Elles cherchent par tous les moyens à le suivre après cette journée d'enseignements. On appareille sans le moindre préparatif et on tente une traversée de nuit, ce qui représente une expédition à peine plus ambitieuse que les sorties nocturnes habituelles des pêcheurs. Le lac de Tibériade est un peu plus petit que le lac de Neuchâtel ; d'une longueur de 21 kilomètres et d'une largeur de 12, il est comme

une cuvette entourée de montagnes. Son aspect habituellement très calme peut changer d'un seul coup. Après quelques belles journées de chaleur, le vent peut se lever soudain, balayant la zone de basse pression de cette vallée encaissée, 200 mètres au-dessous du niveau de la mer. Il tombe alors presque verticalement sur la surface de l'eau, soulevant de grandes vagues qui rendent bientôt la navigation difficile et empêchant de manœuvrer. Puis le vacarme disparaît aussi vite qu'il était venu, et on se retrouve soudain sur un lac paisible au point qu'on a du mal à croire ce qui vient de se passer. L'événement que décrit Marc n'aurait rien été de plus -vrai miracle pour des gens qui se trouvaient perdus, il serait resté tout à fait normal pour un observateur extérieur. Il est vrai que tout est grand dans ce récit : grande tempête, grand calme, grande crainte...L'attitude de Jésus se révèle déconcertante. Sur les barques de l'époque, la place de l'étranger de distinction est sur la banquette placée à la poupe, où l'on dépose des tapis et des coussins. Le pilote qui tient le gouvernail s'installe sur le rebord du bateau, tout à l'arrière. On s'étonne de voir Jésus dormir dans ce tumulte. Jésus a accompli sa tâche et il laisse les disciples faire la leur. Le contraste entre la force des éléments déchaînés et le calme souverain de Jésus est étudié et accentué. Ce contraste est souligné, au plan narratif, par l'aspect saugrenu qui consiste à décrire une barque envahie par les eaux et un personnage en train de dormir, comme si de rien n'était.

Voici donc les disciples qui réveillent Jésus en l'interpellant sans trop de ménagements : « Maître, cela ne te fait rien que nous périssions ? » Un reproche qui naît de la conscience d'être menacé de mort immédiate et que double un sentiment d'indignation devant ce qui est interprété comme le signe de l'indifférence de Jésus au drame qui se déroule. Jésus est interpellé comme celui qui enseigne, ce qui dénote une déficience de reconnaissance christologique : ce n'est pas leur Seigneur que les disciples invoquent ici ! L'intervention de Jésus est décrite dans les termes habituellement utilisés pour les expulsions de démons. Mais la posture de Jésus rappelle le langage des Psaumes où l'Eternel menace la mer et elle se retire. Comme Dieu autrefois, Jésus est le salut de son peuple. Au reproche qui lui est adressé, Jésus -comme Dieu à qui l'on reproche parfois aussi de dormir- se réveille et agit. Le vent est rabroué et la mer muselée. Deux impératifs donnent un double ordre de silence. L'appel des disciples semble bien une demande de secours. D'ailleurs, en pareil cas, il est instinctif et légitime de réveiller tout le monde. Pourquoi s'attirent-ils un tel reproche de la part de Jésus : « Pourquoi avez-vous si peur ? Vous n'avez pas encore de foi ? » ? La peur est le contraire de la foi, parce qu'elle est un manque de confiance et qu'elle paralyse toute autre réaction. Le commandement « N'ayez pas peur » est celui qui est le plus répété dans le Nouveau Testament. Et il est vrai que Jésus n'a pas eu peur de toucher les lépreux, de partager la table des personnes mises au ban de la société, pas plus qu'il n'aura peur de la femme atteinte d'une perte de sang et des religieux et de leurs traditions. Comment ne pas penser au conseil du philosophe antique Epictète : « Il ne faut pas avoir peur de la pauvreté, ni de l'exil, ni de la prison, ni de la mort ; mais il faut avoir peur de la peur. » Les disciples ont été effrayés par la tempête. Après leur avoir demandé de ne pas avoir peur, les voilà saisis d'une grande crainte. Cette crainte n'est plus celle de la tempête, mais la crainte de Dieu, dont on sait qu'elle est commencement de la sagesse. Cette crainte qui n'exclut ni la joie, ni la confiance est la condition première de la libération de toutes les autres peurs. Elle atteste que l'homme sait à qui il a affaire. La crainte de Dieu est l'antidote à toutes les autres peurs.

La mer n'est pas seulement un lieu précis de Galilée, mais un chiffre de notre situation humaine en général. Elle est l'image de l'abîme, du manque d'appui, d'une situation sans fond, donc d'une existence placée tout entière sous le signe d'un gouffre béant... d'un sol qui peut à chaque instant s'ouvrir sous nos pas. Psychologiquement, cette mer qui peut aussi bien nous engloutir que nous porter est une image de l'inconscient, de l'impénétrable. Il n'est pas question d'échapper au risque de cette eau, mais seulement de savoir comment nous pouvons pourtant vivre.

3. Risquons-nous à une interprétation psychanalytique. Quand l'orage se déchaîne dans notre cœur, nous avons soudain peur de nous-mêmes ; nous ne nous y retrouvons plus ; nous voudrions nous mettre à l'abri, mais sans savoir comment ; nous sommes pris dans le courant d'un maelström, entraînés vers le fond. Retrouver la paix intérieure, retrouver le calme, comme Jésus dormant dans la barque, voilà ce qui importe dans notre vie. « Il nous faut assurer plus que jamais la barque de notre existence en nous convainquant qu'elle s'ancre sur un sol ferme, bien en dessous des furies de la mer, plus profondément même qu'au fond de l'abîme. Il s'agit uniquement d'atteindre la couche sise en dessous de la zone de l'angoisse psychique, celle où l'orage se calme en nous et où nous

« commandons » à la mer et à ses lames. » Le théologien E. Drewermann affirme que l'homme peut vivre autrement le réel selon qu'il existe ou non une autre « rive » au-delà de la mer de l'inconscient. « L'art essentiel, le véritable miracle de notre vie, c'est de ne jamais perdre cette paix et cette tranquillité au milieu même de nos angoisses, quelle que soit la tempête. (...). Ce qui a joué, c'est ce que nous sommes et la façon dont nous nous situons devant Dieu. »

La perspective de la foi nous permet de recadrer le difficile projet de la connaissance de soi et aboutit à la découverte surprenante qu'un autre que soi habite l'intimité personnelle et la vivifie en lui faisant quitter sa condition inauthentique marquée par la peur. Naturellement, nous réagissons de manière désordonnée et fébrile quand nous nous découvrons comme jeté dans un monde hostile et chaotique. L'essentiel se joue bien au moment où nous nous découvrons paralysés et démobilisés par les tempêtes environnantes ou par nos propres tempêtes intérieures : la proximité du Christ lève les obstacles et rassemble en un tout cohérent ce qui était sens dessus dessous. Dans le Christ, nous découvrons l'axe même autour duquel notre existence va trouver sa cohérence et son mouvement réordonné. Il est cette « autre rive » à l'horizon de nos existences tourmentées et malmenées, une autre rive dont la perspective nous donne matière à lutter et à espérer sans perdre pied. Tel un point de fuite dans l'esquisse d'un dessin, le Christ nous permet de tracer les perspectives et de configurer ce qui sans lui ne serait un indescriptible brouillon. Il est à l'horizon de nos engagements et nous évite de couler par le fond à la première tempête.